

HISTOIRE DU PEUPLE SERBE, SOUS LA DIRECTION DE DUŠAN T. BATAKOVIĆ.
LAUSANNE : L'ÂGE D'HOMME, 2005. Pp. 386.

Présenté par Georges Castellan

Je voudrais tout d'abord souligner le soin qu'ont mis les éditeurs pour produire un livre dont la présentation extérieure est excellente et du meilleur effet. Qu'ils me permettent toutefois une remarque préliminaire : il est indiqué quatre auteurs sous la direction du Professeur Bataković, mais il n'est nulle part précisé la participation exacte de chacun d'eux : c'est regrettable, car le lecteur aime savoir à qui il doit les pages qu'il lit. Par contre, les très abondantes petites photographies illustrant les chapitres avec les portraits d'hommes politiques, d'évêques, d'écrivains et de savants font de ce récit un véritable dictionnaire des « grands hommes » de l'histoire serbe. Joint à de nombreux textes, de documents des différentes époques, on a ainsi une « somme » très riche du millénaire parcouru.

Devant une telle « richesse », il n'est pas question pour moi de suivre, siècle après siècle, l'aventure historique du peuple serbe. Je me contenterai donc de m'arrêter sur certains grands faits qui en ont marqué les étapes. J'en retiendrai quatre :

1. La question des origines du peuple et de l'État serbes
2. Le problème des territoires où les Serbes se sont établis
3. Le développement de l'idée yougoslave parmi les Serbes
4. Les conséquences possibles de « l'Histoire du peuple serbe », telle qu'elle est exposée dans cet livre.

1. *La question des origines du peuple et de l'État serbes*

Les origines sont clairement évoquées par les déplacements des peuples que les Grecs du VI^e siècle après J.-C. désignaient comme les Slaves. Parmi ces tribus en perpétuel mouvement pour la conquête de territoires, se trouvent les Serbes venus de la région de la Vistule et dont on rencontre des traces dans la toponymie des régions balkaniques jusqu'au nord du domaine des Grecs. Une note marginale précise l'origine du nom des Serbes – qui désigne un peuple dont les communautés allaient déboucher sur des entités étatiques. C'est ce qui se produisit au IX^e siècle. L'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète (912–959) indique comme faisant partie du « domaine serbe » les régions de Bosnie, d'Herzégovine, de la Dalmatie et la région côtière entre les bouches du Kotor et la rivière Bojana, désignée comme la Dioclée. Au nord, la Rascie (Raška) était la zone dans laquelle s'était établie la communauté serbe la plus stable. Est-ce dans cette région que l'on trouve la première dynastie serbe ? Ce n'est pas explicité dans l'Histoire citée qui fournit par contre un tableau précis de cette dynastie qui dura depuis le prince (*knez*) Višeslav (2^e moitié du VIII^e siècle) jusqu'à Časlav [Klonimirović], mort en 950 en luttant contre les Hongrois.

C'est à ce moment, en tout cas, que les Serbes furent christianisés. L'auteur du livre précise qu'il « n'existe pas de documents fiables au sujet de la conversion des Serbes au christianisme ». Et d'ajouter : « On sait seulement que ce processus s'est poursuivi durant plusieurs siècles. » Il énumère alors les conditions de la « christianisation » : d'abord l'établissement d'une organisation ecclésiastique sur l'ensemble du territoire des implantations serbes – puis le développement de l'alphabétisation, enfin l'apparition des premières communautés étatiques. Ces conditions furent réunies lorsque les apôtres Cyrille et Méthode et leurs disciples développèrent l'alphabet glagolitique et par-delà l'aventure de Bodin de Dioclée, les Nemanjić mirent sur pied la première construction étatique durable pour encadrer le peuple serbe. Ce fut l'action de Stefan Nemanjić, que l'on appela le « premier couronné » (en 1217). Son frère Sava, moine du Mont Athos, fut le créateur de l'Église serbe dont il devint le premier métropolite résidant au monastère de Žiča. Les Serbes disposèrent, à partir de là, d'une Église et d'une organisation étatique constituant au début du XIII^e siècle un élément fort des Balkans de cette époque. La période des origines se terminait là pour le peuple serbe.

En conclusion, ce problème difficile a été traité avec beaucoup de prudence par les auteurs qui s'appuyèrent sur des documents irréfutables conduisant à des positions solides. Il mérite donc l'adhésion des historiens.

2. Le problème des territoires sur lesquels se sont établis les Serbes

Le livre est intitulé *Historie du peuple serbe* et tout naturellement traite des territoires occupés par ce peuple. La liste en est longue: on rencontre des Serbes au Monténégro, dans la république de Dubrovnik, en Croatie et en Slavonie, dans la Hongrie du Sud et dans la République de Venise. Tout cela est conforme à des situations

qui ont évolué au cours des siècles. Pour la Dalmatie vénitienne, on note la présence de nombreux réfugiés de l'Empire ottoman – les Morlaques – dont on dit très justement : « La majeure partie d'entre eux était constituée de Serbes orthodoxes, mais on y trouvait également des groupes de catholiques romains » (p. 132). Vient ensuite les trois guerres entre Venise et les Ottomans : la guerre de Candie (1645–1669), de Morée (1684–1699) et celle de 1714 à 1718. Dans ces guerres, on nous dit que des Serbes – les Uskoks et les haïdouks « se couvrirent de gloire » et qu'un groupe d'entre eux parvint même jusqu'à la Save.

« La guerre de Candie a forgé une nouvelle race de guerriers indomptables, robustes et ivres de vengeance », ayant acquis l'habitude des opérations militaires et des rapines, habitude qu'ils conservèrent en période de paix. Il n'est pas surprenant qu'une telle époque soit apparue comme une ère épique de l'histoire serbe. « Jamais, en effet, autant de chants épiques ne furent chantés et jamais ils n'eurent une influence aussi grande sur les générations à venir. Cette époque fit éclore des héros de grande renommée. » Tout cela est fort bien venu, mais on aurait aimé connaître les rapports entre ces soldats de l'Empereur Habsbourg ou de la République de Venise avec l'administration centrale de Vienne ou de Venise : fournissait-elle l'encadrement militaire, les armes ? Il y a là quelque ambiguïté pour ces Serbes combattants antiturcs.

Par contre, sous l'égide de la République vénitienne, on voit qu'ils étaient soumis à une pression ininterrompue afin qu'ils changent de religion. Et l'auteur de rappeler le grand rôle joué pour la « défense des activités culturelles et spirituelles serbes par les monastères de Krka, Krupa et Dragović ». Une phrase du livre pose un problème à ce sujet : « Le plus important de ces monastères était celui de Krka, dont l'origine remonte, selon la tradition

populaire, à Hélène, sœur de l'empereur Dušan, qui était mariée à un notable croate Šubić. Noyau de l'orthodoxie dans ces régions, ce monastère a représenté une cible fréquente pour les autorités catholiques ». Ce passage me semble demander explication : unissant un Croate à un centre de l'Église orthodoxe, à une époque – le XVII^e siècle – où l'Église de Rome vivait la période de la Contre-Réforme.

Ceci amène le lecteur à poser la question : à quelle époque fait-on remonter la « prise de conscience nationale » des Serbes ? Quel a été le rôle des « chansons populaires » faisant appel au tsar Dušan dans cette prise de conscience ? Il y a là pour l'histoire des Serbes un grand problème qui méritait d'être clairement abordé et explicité. Car comme les autres peuples des Balkans, les Croates, les Grecs, les Albanais, il est difficile d'accorder à chacun d'entre eux un « territoire » qui lui soit propre, jusqu'à la formation des États au début des XIX^e et XX^e siècles.

3. *Le développement de « l'idée yougoslave » parmi les Serbes*

Cette idée d'une Union des Slaves du Sud est clairement indiquée dans ses origines : elles sont croates. Elle est née en Croatie dans les années 1830, sous la forme du *mouvement illyrien*, avec l'écrivain Ljudevit Gaj comme leader. Celui-ci fit en 1846 et 1847 plusieurs voyages dans la Principauté de Serbie et collabora avec un mouvement serbe issu du *Načertanije* de Garašanin de 1844. Aux territoires serbes déjà cités dans le « projet », ceux qui, Serbes ou Croates, s'intitulaient « patriotes » ajoutaient volontiers le Srem, la Bačka, le Banat, soustraits aux Habsbourg par l'Union à la Serbie et au Monténégro. Les Révolutions de 1848–49 vinrent mettre un terme à ces projets, mais ils subsistaient et s'élargirent en s'appuyant sur la réforme linguistique de Karadžić, puisqu'il est écrit dans l'ouvrage : « le mouvement national croate répandit progressivement l'adjec-

tif croate » à presque tous les catholiques de dialecte štokavien (p. 269). Qu'il y ait eu des exagérations des disciples de Kvaternik, c'est certain, mais l'idée yougoslave était également propagée par l'évêque croate Strossmayer qui lui aussi avait des liaisons avec des cercles de Belgrade. Il n'en est pas ainsi exact d'écrire : « A la fin du XIX^e siècle, le mouvement *yougoslave* en Croatie et en Slavonie avait pour but ultime l'Union des Yougoslaves sous le sceptre de la dynastie des Habsbourg ». En effet, nul n'envisageait, à cette époque, l'effondrement de la Double Monarchie.

Au début du XX^e siècle, cette idée prit une forme nouvelle. Une intelligentsia libérale s'était formée tant à Belgrade qu'à Zagreb et s'inspirait des théories du mouvement panslave de Thomas Masaryk qui eut une grande influence dans les milieux intellectuels, surtout en Croatie et en Dalmatie. C'est parmi cette intelligentsia que naquit la théorie de l'unité des Serbes, des Croates et des Slovènes, considérés comme les trois entités d'un seul peuple *yougoslave*.

En Serbie, l'idée prit une forme particulière. A la fin du XIX^e siècle, l'élite culturelle serbe considérait que les Serbes et les Croates, peuples voisins, demeureraient cependant séparés par les traditions religieuses ; catholicisme romain et orthodoxie de Byzance. Ilija Garašanin avait bien déclaré que Serbes et Croates constituaient un seul peuple, le *peuple yougoslave*, mais divisé en trois communautés religieuses.

A la veille de la Première Guerre mondiale, Nikola Pašić, chef du gouvernement à Belgrade, prenait acte de ces liens tout en affirmant que seule « la Serbie pouvait supporter le poids de l'union » (p. 270). Ce fut également l'idée du roi Pierre I^{er} lors de son accession au trône en 1903. Notons aussi que jusqu'aux Guerres Balkaniques, l'idée de l'union s'étendait également aux Bulgares. En 1914, on peut dire que les concepts de la « Grande

Serbie » et de la « Yougoslavie » apparaissent synonymes pour les Serbes, mais qu'il existait des différences sensibles dans les conceptions de l'« Union ».

La Première Guerre mondiale vint bouleverser tous ces plans. Pašić estimait que la Serbie avait besoin d'être un « Grand État » et fin août 1914, le gouvernement de Belgrade forma une commission composée de savants avec pour tâche d'élaborer un programme d'Union Yougoslave. Le 7 décembre 1914, le gouvernement serbe publiait la « Déclaration de Niš » qui répondait au vœu d'Union. La politique officielle serbe mettait alors en tête de ses objectifs la création d'un « État commun des Slaves du Sud ». Mais l'ouvrage du Prof. Bataković note clairement: « L'idée yougoslave fut acceptée par la force des choses, non par conviction. Seuls quelques universitaires et intellectuels avaient développé le concept d'Union des Slaves du Sud et de leurs intérêts communs nationaux et étatiques et avaient sincèrement adhéré à une telle vision. La Déclaration de Niš, enveloppée dans les habits de l'union nationale des Serbes, Croates et Slovènes, trouvait motivation dans les besoins immédiats de la Serbie, dont la survie était menacée par la guerre. » Cette constatation très nette explique les événements qui ont conduit à l'acte du 1^{er} décembre 1918 : la proclamation à Belgrade dans la résidence du roi de l'Union des peuples Serbes, Croates, Slovènes, dans un nouvel État bientôt appelé *Yougoslavie*. En fait, le sort du peuple serbe dépendait depuis 1915 des Puissances de l'Entente. Pour leur plaire et faire face à une situation dramatique, le gouvernement serbe réfugié à Corfou et le Comité yougoslave de Ante Trumbić rassemblant les émigrés slaves d'Autriche-Hongrie se réunirent à Corfou et déclarèrent la volonté d'organiser un « État commun des Serbes, Croates et Slovènes » sous l'autorité d'un roi de la dynastie des Karageorgević. Ce fut la Déclaration de

Corfou du 20 juillet 1917, dont on souligne – à juste titre – le caractère « discutabile » aussi bien du point de vue juridique que politique.

Mais par la suite, le gouvernement serbe fut entraîné dans des discussions fort complexes avec les Alliés: les Américains attendirent juin 1918 pour reconnaître les bases de l'accord de Corfou, la France mentionna pour la première fois le 19 juin 1918 un « État yougoslave », l'Angleterre la suivit le 28 juillet.

L'effondrement de l'Autriche-Hongrie apportait des complications supplémentaires que Pašić s'efforça de résoudre et qui conduisirent à l'acte – quelque peu clandestine – du 1^{er} décembre 1918 proclamant solennellement « l'Union du royaume de Serbie et des pays de l'État indépendant des Serbes, Croates et Slovènes en un Royaume Uni des Serbes, Croates, Slovènes ». L'idée *yougoslave* triomphait à ce moment.

L'ouvrage de Dušan T. Bataković rend compte de cet événement de façon claire et complète avec son lot d'imprévoyances et d'ambiguïtés. C'est une bonne analyse historique.

Je terminerai par une évocation rapide des

4. *Conséquences possibles du livre Histoire du peuple serbe dans la conjoncture actuelle*
Au lendemain de la mort de Tito figure dans le livre un chapitre intitulé « Vers la désintégration de la Yougoslavie ». Il ne comporte que cinq pages : c'est peu. Il est vrai que les auteurs y ont joint une « chronologie » de 1990 à 1992 fort complète. Personnellement, j'aurais préféré que cette *Histoire du peuple serbe* s'arrêtât à 1980, à la mort de Tito. La suite mériterait une grande étude. Mais sans doute est-il trop tôt pour la rédiger.

En conclusion, nous sommes en présence d'un livre solide, clair, qui donne un bon exposé de l'aventure historique du peuple serbe. Il sera, j'en suis persuadé, bien accueilli à Belgrade. Aura-t-il le

même succès à Zagreb, Banja Luka, Sarajevo, Tirana, Podgorica, Sofia et Athènes? C'est moins sur. Cet exposé de « l'Histoire du peuple serbe » risque de heurter des voisins dont l'Histoire fut différente, voire hostile. Et quelle sera leur attitude lors-

que la Serbie sera candidate à l'Europe? C'est un problème auquel il faut réfléchir. Car par son ampleur et son importance, ce livre est un événement marquant de l'histoire contemporaine des Serbes.

BRANISLAV TODIĆ & MILKA ČANAK-MEDIĆ, *MANASTIR DEČANI* [MONASTERY OF DEČANI]. BELGRADE: MUSEUM AT PRIŠTINA, CENTRE FOR PROTECTION OF HERITAGE OF KOSOVO AND METOCHIA–MNEMOSYNE, SERBIAN ORTHODOX MONASTERY OF DEČANI, 2005. Pp. 535. ILLS. 432. PHOTO BRANISLAV STRUGAR.

Reviewed by Danica Popović

A little over a year after the monastery of Dečani had, quite belatedly, been added to the Unesco World Heritage list, a seminal monograph devoted to this Serbian holy shrine and magnificent work of medieval architecture and wall painting, by Branko Todić and Milka Čanak-Medić, was published. The book appeared in one of the most difficult periods in the monastery's 750-year-long history, the latest stage of which, much too often filled with dramatic events, has been befittingly termed the "Dečani Question" (D. T. Bataković, Belgrade, 1989; 2nd ed. 2007). In that way a bizarre continuity has been confirmed, and the fact has not passed unnoticed by the authors. Namely, through force of circumstance all the three scholarly monographs on Dečani conceived or published over the past century are associated with war times: the first, unrealized, was prepared during the Balkan Wars and WWI, while the second, penned by Vladimir R. Petković and Djurdje Bošković (*Manastir Dečani*, Belgrade 1941), was published in the early days of WWII. The latest was being written and prepared for publication against the background of the 1999 aggression of NATO powers and the 2004 outburst of Albanian violence against the Kosovo Serbs. As a result of these events, Dečani has become isolated from its mother country, in a hostile environment, and thus virtually inaccessible

to the faithful, to visitors and researchers. Telling in that sense is the fact that the publisher, the Priština Museum, functions as an institution in exile, struggling in gruelling conditions to preserve the Serbian cultural heritage in Kosovo and Metochia.

It seems difficult to think of a sharper contrast than that between the sad developments marking our times and those when Dečani was built. The first half of the 14th century was a flourishing time for the Serbian state to which the Nemanjić, "offspring from a holy root", ensured the aura of holiness. It was a time of all manner of accomplishments: military victories, territorial and economic expansion, remarkable upsurges of thought and spirit, outstanding literary and artistic achievements. Seen in that light, the foundation of king Stefan Uroš III (1322–31) is a true representative of its epoch. Following the tradition of Nemanjić *ktetorship* established by Studenica, Dečani not only encompassed all the previous achievements – the organization of monastic life, the cult of the holy founder, architecture, wall painting – but even surpassed them in format, richness and monumentality. Incalculable in itself, the value of Dečani becomes even greater considering the destruction suffered by its equally magnificent predecessors and successors such as king Milutin's Banjska and king Dušan's